BnF Gallica

Les Aveuglemens des hommes, odes, par Eug. Cortambert

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Cortambert, Eugène (1805-1881). Les Aveuglemens des hommes, odes, par Eug. Cortambert. 1822.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

1816

Ye 10902

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES

AVEUGLEMENS

DES HOMMES,

ODES.

IMPRIMERIE DE POULET,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 9.

LES

AVEUGLEMENS

DES HOMMES,

ODES.

PAR EUG. CORTAMBERT,

J'eusse aimé les humains s'ils aimaient la vertu.

GILBERT.

A PARIS,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

1822.

Y+
Ye
40902

AVERTISSEMENT.

J'AURAIS trop à dire, si je voulais retracer tous les aveuglemens des hommes: aussi je me borne à attaquer les plus grands. D'abord, je ne puis voir sans indignation qu'il y ait encore des mortels assez pervers pour nier qu'il existe un Être Suprême; j'ai tâché, dans ma première Ode, de confondre ces insensés. Dans les deux autres, j'ai voulu inspirer le mépris des grandeurs, faire voir que le bonheur ne consiste pas dans la fortune, j'ai voulu enfin

Venger l'humble vertu de la richesse altière.

Puissé-je convaincre les hommes de leur folie! Puissent-ils comprendre que la vie passe comme un songe, et que ces richesses, ces honneurs,

ces titres de noblesse, qu'on recherche avec tant d'ardeur et que l'on conserve avec tant d'orgueil, sont de vaines puérilités, et deviennent inutiles quand la mort est arrivée!

LES

AVEUGLEMENS DES HOMMES.

ODE PREMIÈRE,

Contre les Athées.

O Roi de l'Univers, toi qui tiens dans tes mains
Et le sort et les jours des débiles humains,
Instruis-les par ma voix de ta gloire éternelle.
Feu céleste, Esprit saint, viens, pénètre mon cœur,
Inspire-moi des vers dignes de ta grandeur,
Et dignes de chanter ta puissance immortelle.

Et vous qui vous jouez, dans votre aveuglement,
Du Dieu qui vous créa, qui peut, à tout moment,
Replonger votre orgueil dans le fond des abîmes :
Vous, dont l'âme se plaît à mépriser ses lois,
Tremblez aux vérités que célèbre ma voix,
Redoutez mes accens ennemis de vos crimes.

Vous avez devant vous et la terre et les cieux,
Et vous pouvez encore, hommes audacieux,
Douter qu'un Roi suprême ait formé la Nature !
Un voile répandu sur vos yeux criminels,
Vous dérobant ce monde où rampent les mortels,
Vous cache-t-il des cieux l'admirable structure ?

Que votre erreur est grande ! Est-ce vous, insensés,
Est-ce vous, répondez, qui les avez placés,
Tous ces globes de feu suspendus sur vos têtes ?
Voyez-vous à votre ordre ou la foudre éclater,
Ou l'eau tomber du ciel, ou les vents s'arrêter ?....
Suscitez les autans, appaisez les tempêtes....

Tout vous annonce Dieu dans ce vaste Univers,
Et vous osez pourtant (aveuglement pervers !)
Vous osez, fils ingrats, nier son existence !
Ah ! craignez que ce Dieu, lassé de votre erreur,
Allumant contre vous une juste fureur,
Ne vous fasse trop tôt connaître sa puissance....

Tandis que sa justice est lente à vous punir,
Vous ne redoutez point un vengeur avenir,
Et vos jours sont souillés des plus infâmes vices.
Mais ce moment, l'effroi de votre iniquité,
Il viendra ce moment où l'homme épouvanté
Verra s'anéantir ses terrestres délices.

Richesse, honneurs, plaisirs, là tout s'évanouit,
Là tout est confondu dans l'éternelle nuit,
Et va dans un tombeau se perdre avec vous-mêmes.
Peut-être, enfin, peut-être, appesanti sur vous
Reconnaissant trop tard le céleste courroux,
Vous ouvrirez les yeux en ces momens suprêmes.

Hélas ! il n'est plus temps : Dieu fut trop outragé,
Et, de ses ennemis voulant être vengé,
Il fera contre vous éclater sa colère.
En vain vous le prierez de changer votre sort,

D'éloigner un instant l'épouvantable mort.....
Tremblez, l'heure est venue où Dieu n'est plus un père.

ODE II.

La Richesse.

Vous qu'on dit fortunés, orgueilleux grands du monde,
Qui, sur la pourpre assis, et fiers d'un nom pompeux,
Possédez la richesse, en plaisirs si féconde :
O vous, qu'implorent tous les vœux,
Répondez, insensés, savez-vous être heureux ?

Vos fastueux palais, votre or, votre opulence,
Vos titres puérils, et la gloire et l'honneur,
Et de mille plaisirs la frivole abondance,
Ont-ils satisfait votre cœur,
Et vous ont-ils enfin procuré le bonheur ?

O Grands ! que votre sort est encor déplorable,
Malgré tous ces honneurs qui peuvent éblouir,
Malgré tout cet éclat à mes yeux méprisable !
Je vois la vérité vous fuir,
Et les simples vertus chez vous s'évanouir.

Ce pieux sentiment, cette flamme si pure
Que connaît un mortel constant et vertueux,
L'amitié, ce bienfait qu'accorda la Nature,
Fuyant vos palais somptueux,
Va chercher loin de vous des cœurs moins fastueux.

Entourés de flatteurs, de courtisans serviles,
Vous pensez être aimés, quand vous êtes haïs;
Vous croyez à la foi des âmes les plus viles,
Et souvent vous êtes trahis
Par ceux qui se disaient vos fidèles amis.

Les craintes, les soupçons vous agitent sans cesse,
Partout vous croyez voir un poignard menaçant
Qui vient dans votre cœur chercher votre richesse;
Votre esprit faible, languissant,
Est privé pour toujours d'un repos bienfaisant.

Voilà donc, ô mortels! cette fortune immense
Et que vous achetez par plus de cent forfaits,
Voilà donc ce bonheur, but de votre espérance!
Eh bien! êtes-vous satisfaits?
Non, non, dans les grandeurs vous ne l'êtes jamais.

Cependant, insensés! ô fierté qui m'étonne!
Follement orgueilleux de vos pompeux destins,
Vous semblez mépriser ce qui vous environne,
Et pour le reste des humains,
On vous voit témoigner d'injurieux dédains.

A peine d'un regard vous daignez nous connaître;
Et pourtant qu'êtes-vous devant le Roi des cieux?
Qu'êtes-vous? nos égaux, et moins que nous peut-être,
Quand, sottement audacieux,
Vous voulez au malheur faire baisser les yeux.

Le Bonheur.

Bonheur, si tu n'es pas une vaine chimère,
Quelle est donc ta demeure? est-ce l'humble chaumière,
Ou bien le palais fastueux?
Remplis-tu d'une douce et parfaite allégresse
Ces esprits corrompus et fiers de leur richesse,
Ou les cœurs vraiment vertueux?

Le vulgaire, trompé par la fausse apparence,
Croit qu'on te peut trouver au sein de l'opulence,
Parmi les maîtres des cités.
Aussi, pour la fortune il n'est rien qu'on ne tente,
Chacun pour l'obtenir s'intrigue, se tourmente,
Mille ressorts sont inventés.

Le bonheur peut-il être au milieu des tempêtes?
Eh! que demandez-vous, aveugles que vous êtes?
Homme insensé, que cherches-tu?
Sais-tu que la richesse à toi-même est nuisible,
Que le bonheur la fuit comme un monstre terrible,
Monstre ennemi de la vertu?

Obtenez, vains mortels, cette haute fortune,
Ces frivoles plaisirs, cette joie importune,
Ces biens que vous désirez tant:
Soyez assis sur l'or et jusque sur le trône,
Veuillez qu'un vil flatteur vous ensence et vous prône,
Allez, le malheur vous attend....

Mais toi, douce vertu, toi qui, simple et modeste,
N'ambitionnes point cet appareil funeste,

Cette pompe de faux honneur ;
Qui, méprisant des rois la grandeur insensée,
Te satisfais du sort où le ciel t'a placée,
C'est toi qui connais le bonheur.

Heureux qui dans ton sein sait trouver la richesse !
On le voit satisfait, même dans la tristesse,
Et caché dans un sort obscur.
Que ton charme est puissant ! Oui, dans un cœur qui t'aime
Tu répands, ô vertu, la fortune suprême,
Tu fais couler un plaisir pur.

Mais ce plaisir, hélas ! si doux, si véritable,
La plupart des humains le jugent méprisable,
Et rougiraient de le goûter.
Laissons-les s'égarer dans leurs folles chimères;
La mort enfin viendra les rejoindre à leurs pères,
La mort pourra les arrêter.

Pour vous, rares mortels, dont l'âme vertueuse
Dans un humble réduit sait toujours être heureuse,
Sans le tumulte des grandeurs;
Vous qui vivez contens loin du monde perfide,
Ne quittez point pour l'or la vertu qui vous guide,
Qui seule peut charmer les cœurs.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

FIN.